

# L'HOMME RUSSE

(Texte de 1954)

Qu'est-ce que l'homme russe par son idéal, son caractère, sa mentalité ?

Pour dégager aussi clairement que possible les traits caractériels du Russe, il convient d'étudier d'abord les différents modes de vie de l'homme russe au cours de son histoire. Cette étude permettra, par la suite, de tirer des conclusions pratiques sur les constantes au caractère slave. Après avoir fait en quelque sorte le tour de la mentalité russe dans ses manifestations au cours de l'histoire, il sera possible, enfin, de dominer le problème et de voir un peu clair dans ce qu'il est convenu d'appeler le mystère de l'âme slave.

S'il est bien un trait caractéristique propre au Russe, c'est le sens du commun. Les manifestations concrètes de ce sentiment se retrouvent tout au cours de l'évolution historique des différents peuples slaves: on le voit s'affirmer dans la *zadruga* ancienne des Slaves du Sud; un peu plus tard, cet instinct communautaire est à la hase du *mir* de la Grande Russie; plus près de nous enfin la « *sobornost* », cette conception spécifiquement russe du monde tant matériel que spirituel, témoigne, aux temps modernes, de la pérennité de ce sentiment profondément ancré au cœur de tout Russe.

\*

L'ethnologie nous apprend que de toute antiquité la famille slave était fondée sur le principe patriarcal, non pas seulement en ce qui concerne le commandement, la direction de la cellule sociale élémentaire que représente la famille, la *zadruga*, mais aussi et surtout en ce qui concerne la propriété commune, collective, du bien patrimonial.

Pour comprendre la signification étymologique de ce terme, il suffit de se référer au terme russe qui veut dire ami: *drug*. Il convient aussi de tenir compte du pronom réciproque l'un l'autre : *drug druga*. Partant il y a dans la *zadruga* une idée de réciprocité, voire de mutualité.

En effet, selon Niederlé<sup>1</sup> la propriété des biens immobiliers était d'abord collective. L'individu n'y pouvait participer qu'en tant que membre d'une communauté: famille ou clan. Ces groupes, fondés sur la parenté, étaient les premiers sujets titulaires de droits, et c'est à eux seuls originellement qu'appartenaient les immeubles. Tous les membres de la famille travaillaient la terre: ils défrichaient la forêt, labouraient, semailles, levaient les récoltes, et tous les produits étaient le bien de leur collectivité familiale; chaque membre, marié ou non, en avait la jouissance commune. C'était là le régime de la *zadruga* slave, encore vivant chez les slaves méridionaux, et qui portait autrefois, chez les Tchèques et les Polonais, le nom *derodinny nedil*, indivision familiale.

Tel a été le régime slave à l'époque préhistorique. Si nous n'en avons pas de témoignages directs à l'époque ancienne, nous en trouvons de nos jours, des survivances qui nous permettent de constater la pérennité du principe communautaire initial.

A. Leroy-Beaulieu constate en effet<sup>2</sup>, que dans l'*isba* du *moujik*, la famille a gardé un caractère patriarcal, antique, archaïque même. Chez les paysans, la propriété reste indivise entre

<sup>1</sup> Lubor NIEDERLÉ : *Manuel de l'Antiquité slave* ; tome II, p. 172.

<sup>2</sup> Anatole LEROY-BEAULIEU : *L'Empire des Tsars et les Russes*; tome 1, p. 475 et suivantes

les enfants ou les frères qui habitent ensemble; chaque fils, chaque homme de la maison y a un titre égal.

Sous cet angle, la famille peut être considérée comme une association économique dont les membres sont liés par le sang et ont pour chef, pour gérant, le père ou l'ancien portant le titre de chef de maison, *domokhoziain*, ou de doyen, *bol'chak*.

Le caractère distinctif de la *zadruga* grand russe, c'est que jusqu'à ces derniers temps, au lieu de se borner, d'ordinaire, au père, à la mère et aux enfants non mariés, elle embrassait fréquemment plusieurs générations et plusieurs ménages liés à la fois par les liens du sang et par la communauté des intérêts.

Souvent plusieurs fils mariés, plusieurs ménages collatéraux vivaient ensemble dans la même maison ou dans la même cour (*dvor*), travaillant en commun sous l'autorité du père ou de l'aïeul. La famille était une communauté gouvernée par un chef naturel, assisté de sa femme pour les soins de l'intérieur. Quelquefois c'était la veuve qui prenait la direction de la maison; d'autres fois, comme dans la *zadruga* serbe, l'ancien était choisi par les membres de la famille et au lieu de l'aîné, c'était le plus capable, le plus considéré.

De la famille vivant en communauté on trouve d'innombrables exemples dans la production littéraire. Aux temps modernes, chez M. Gorki, nous avons la famille Kachirine, où le grand-père, véritable « *paterfamilias* » russe, a presque droit de vie et de mort sur ses enfants et petits-enfants qui vivent tous sous son toit.

Plus près de nous encore, dans le Don paisible de Cholokhov, nous trouvons la famille Melekhov où le vieux père commande à ses deux fils adultes et mariés qui reconnaissent en lui le chef de famille.

Ainsi, nous voyons dans la masse populaire subsister avec force l'instinct communautaire. Toutefois, dès la période la plus reculée, nous voyons aussi apparaître un embryon en quelque sorte de propriété individuelle pour les biens meubles: le terme *imet'* ce qu'on a dans la main, ce que l'on possède en propre, témoigne de l'origine de la première propriété personnelle.

« L'individualisation de la propriété en général, et en particulier de la propriété foncière, s'est produite à la fin de l'époque païenne, vers le X<sup>e</sup> siècle. C'est alors que l'ancienne communauté slave, la *zadruga*, a commencé à se disloquer. Seul le sol, sans doute, devenait d'abord la propriété des familles, le sol sur lequel s'élevait la maison et ses dépendances, ainsi que l'aire à battre le grain; le reste de la terre, les champs, les pâturages, les bois continuaient à être la propriété d'une collectivité plus large. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Age, et sous l'influence de coutumes étrangères inspirées de la conception juridique romaine de la propriété, que les champs furent divisés définitivement entre les diverses familles et les membres du groupement, cependant que les pâturages et les forêts demeuraient généralement, et cela jusqu'à nos jours, propriété commune. En Russie, dans certaines régions, le partage périodique des champs s'est conservé jusqu'à notre époque, de telle sorte que le paysan n'est que le propriétaire temporaire de son champ<sup>3</sup> ».

Nous pouvons donc dire qu'au caractère familial ou patriarcal primitif s'est substitué peu à peu, et cela à une époque ancienne, le caractère communal; à la communauté de famille a succédé la communauté de village, à l'ancienne *zadruga* a succédé le *mir*.

<sup>3</sup> L. NIEDERLÉ : *op cit.*, tome II

Pour bien saisir le sens profond et la portée générale de ce terme nouveau il convient de s'en référer au lexique.

Le dictionnaire donne au terme *mir* plusieurs significations: de cette revue rapide, il résulte que le terme russe « *mir* » pris dans le sens qui nous intéresse est l'aboutissement normal d'une évolution sémantique, qui nous relie directement à l'universalité de la création. Le *mir*, commune rurale, équivaut aussi, comme l'a fort bien traduit un historien spécialiste<sup>4</sup> (4) du Moyen Âge russe, au terme latin *d'universitas* que l'on peut risquer de traduire par le terme moderne de syndicat ou de mutuelle.

Mais afin de bien mettre en valeur cette institution essentiellement russe, il faut d'abord exposer très brièvement les conditions historiques qui ont permis l'organisation du *mir*, et aussi les facteurs humains qui ont présidé à sa composition.

\*

Quelles étaient les catégories de la population rurale à l'aube du Moyen Âge russe, à l'époque où la Russie s'organise en État - XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles?

D'après A. Eck<sup>5</sup>, la population rurale comprenait les catégories suivantes:

Le *smerd'* ou *krestjanin* était chasseur, pêcheur, apiculteur, laboureur: c'était donc un paysan colonisateur. Une fois placé sous la sauvegarde du prince, il deviendra taillable. Quant aux ouvriers agricoles travaillant chez les paysans indépendants, ils formaient l'élément non taillable de la population rurale. Cette différence dans la situation fiscale décidait de la participation ou de la non-participation de chacun à la commune rurale: cette institution coutumière n'englobait exclusivement que la population taillable.

Ainsi donc le *mir* n'admettait que la population taillable, et de ce fait il se présente à nous comme une organisation agraire et non pas seulement comme une association d'individus. Organisation agraire est bien le terme adéquat: car l'appartenance à la commune étant déterminée par rétablissement de l'individu sur le territoire de la commune en qualité de chef d'une exploitation familiale ou individuelle, le *mir* est ainsi une union à effectif instable et changeant.

Les membres du *mir* tenaient leurs réunions dans le réfectoire de l'église paroissiale ou dans une maison spécialement aménagée. Les magistrats étaient élus et étaient chargés de l'administration intérieure, des intérêts propres de la commune, de même que les relations extérieures avec le prince, les fonctionnaires et les seigneurs domaniaux.

Une formule concise et claire, quant à la conception de la propriété sur les «terres noires», est donnée par les paysans impliqués dans un procès en 1534<sup>6</sup>: « les défenseurs Gridia Tcherepe et consorts ont dit ainsi: cette terre, Seigneur, sur laquelle tu te trouves, est à Dieu, au Souverain grand-prince, et à la commune de Iesunino, et les labours et les blés sont à nous, et c'est nous, Seigneur, qui labourons ces forêts ». « Cette terre, Seigneur, où tu te trouves, est au Souverain grand-prince et à la commune de Iesunino, les forêts, les labours et le blé sont à Gridia Tcherepe et consorts. » Comme on le voit, d'après la conception populaire, le domaine éminent appartenait au prince, le domaine direct à la commune, le domaine utile à celui qui travaillait la terre. C'est pourquoi l'exploitant avait le droit d'aliéner son fonds, de le donner ou de le vendre, en transférant à l'acheteur toutes les charges inhérentes à la possession; c'est-à-dire

<sup>4</sup> A. ECK: *Le Moyen âge russe* ; Paris 1933, Maison du Livre étranger.

<sup>5</sup> A. ECK. : *op. cit.*, p. 255.

<sup>6</sup> Cité par A.ECK : *Le Moyen-Âge russe*; p.262.

avant tout l'obligation de payer la taille. Et voilà pourquoi on a pu risquer tout à l'heure le terme moderne de syndicat. C'est qu'en effet, l'assemblée du *mir* prend en considération dans la répartition des lots ou parcelles, l'âge, l'état de santé, les ressources de chacun de ses membres. Le partage des terres est donc inégal par *dvor*, selon le nombre des ouvriers valides.

Bien plus, c'est la solidarité ou caution mutuelle qui érige le *mir* en juge des forces et des capacités de chacun, qui le rend souvent maître de donner, de retirer, d'imposer la terre à son gré. Ainsi, tous les détenteurs du sol communal sont également et réciproquement responsables des taxes les uns des autres.

Toutefois, il ne faut pas penser que cette organisation, tout à la fois syndicat et mutuelle, soit le caractère exclusif de la population rurale. Le *mir* agrandi, mais gardant toujours les mêmes principes essentiels se retrouve dans l'organisation politique d'une grande cité: Novgorod la Grande, la ville libre par excellence.

C'est à juste titre que l'historien russe Klioutchevsky<sup>7</sup> souligne que malgré la présence à Novgorod d'un prince, Novgorod était essentiellement une commune autonome. C'était en quelque sorte l'assemblage, la réunion, ou pour tout dire, la fédération d'un grand nombre de *mir*s, petits et grands. La volonté collective, générale, de tous ces *mir*s fédérés s'exprimait par le moyen du *Vietche* ou Conseil de la ville. Ce *Vietche* de Novgorod, dans sa composition même, n'était pas une institution de représentants élus, n'étant pas composé de députés: tout un chacun qui se considérait à bon droit citoyen, pouvait se rendre sur la place du *Vietche* pour prendre part à l'Assemblée populaire.

\*

Ainsi, la commune - le *mir* - est un phénomène spécifiquement russe et médiéval. Mais si Novgorod fut réduite en tant que ville libre par les tsars moscovites au XVI<sup>e</sup> siècle, la commune rurale, elle, survécut au Moyen Age.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, après la fixation des paysans à la glèbe, la commune, le *mir*, fut conservé par les seigneurs domaniaux pour l'organisation fiscale de leurs serfs.

Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les terres cultivées sont considérées de plus en plus comme propriété collective de la commune et les partages périodiques de ces terres entre les membres deviennent une coutume.

Parmi les Cosaques de l'Oural, il n'y avait encore, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pas un lot de terre appartenant en propre à un particulier, pas un lot même appartenant à une ville ou à une *Stanitsa*. La jouissance ainsi que la propriété était commune. Au jour fixé par l'*ataman*, commençait la fenaison des prairies du bord des rivières. Chacun traçait à la faux les limites du lot qui devait lui revenir. Tout ce qui dans la première journée, avait été ainsi enclos par un cosaque, lui appartenait de droit, il pouvait ensuite le faucher à son aise avec sa famille<sup>8</sup> (8).

Nous retrouvons un fait analogue dans le Don paisible de Cholokov. Dans cette vaste communauté, la terre comme l'eau, les champs ou les prairies comme les pêcheries de la mer et des fleuves, étaient la propriété de tous, et étaient exploités de la même manière, tous se mettant à l'ouvrage au même moment, mais chacun travaillant pour soi.

Ainsi donc, la tendance initiale de la masse populaire russe est la propriété en commun, la propriété individuelle n'étant réservée qu'au produit du travail de chacun, le paysan n'étant

<sup>7</sup> KLIOUTCHEVSKY: *Histoire de Russie*; tome II, p. 82-83.

<sup>8</sup> A. LEROY-BEAUJEU : *op. cit.*; tome I. p. 475 et suiv.

que l'usufruitier, en quelque sorte, de la terre à lui confiée par l'Assemblée du *mir*. Cette assemblée du *mir* s'appelait *Vietche* dans Novgorod, fédération de *mira* rassemblés sous l'égide d'une seule assemblée collective.

Lorsque les tsars moscovites unifieront la Grande Russie et en feront un Etat policé à la mode occidentale, ils ne pourront tout d'abord négliger ces assemblées locales, ces *mirs*, ces *Vietches* régionaux et demanderont ou ordonneront à ceux-ci de déléguer des représentants qualifiés qui se réuniront pour discuter des affaires, non plus de la commune ou de la cité, mais de l'Etat: seront les *Sobor*, plus précisément nommés *Zemskie Sobori*, l'équivalent si l'on veut des états généraux de l'ancienne France.

Le *Sobor* étant une assemblée de personnes désignées ou élues pour les affaires de gouvernement ou d'administration, le terme *Sobornost'* désigne une collaboration publique et collective à quelque chose, soit sur le plan temporel, soit sur le plan spirituel.

Lorsque le *Sobor* est une assemblée qui a pour mission de participer à l'administration de la communauté nationale, le terme *Sobornost'* désigne le fait même de cette représentation et de cette participation aux affaires communes de l'Etat.

Le règne du tsar Michel fut l'époque où le gouvernement du Tsar collabora intensément avec le *Zemskij Sobor*. Jamais on ne vit, ni avant, ni après, de si fréquentes assemblées élues de toutes les classes de l'État moscovite. On en dénombre jusqu'à dix.

En ce temps-là, le *Zemskij Sobor* est un organisme extrêmement puissant puisqu'il collabore avec la *Douma* de Boïards dans l'examen des affaires courantes du Gouvernement. Mais très vite, l'instauration de l'autocratie moscovite, de plus en plus rigoureuse, devait réduire à néant cette forme nouvelle de l'assemblée populaire. L'institution du servage pesant lourdement sur le pays et la représentation populaire par le *Sobor* tomba très vite en désuétude.

\*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Slavophiles avaient admis l'autocratie absolue du Tsar. Il suffit de rappeler la formule lapidaire qui définit la Russie de Nicolas I<sup>er</sup>: Autocratie, Orthodoxie, Nationalisme. Le droit du peuple à participer aux décisions gouvernementales n'entraîne plus en considération. Mais ils faisaient valoir que le pouvoir avait été librement instauré par le peuple, lors de l'élection des Romanov en 1613, et que le peuple pouvait exprimer son opinion sur les problèmes politiques par l'intermédiaire d'un conseil, le *Zemskij Sobor*, restitué après deux siècles.

Mais le régime tsariste et le joug du servage ont transformé dans l'esprit du peuple, le sentiment qu'il avait de sa *Sobornost'*, de sa participation commune aux choses de l'État. Désormais, il n'est plus question de *Sobornost'* sur le plan temporel, mais bel et bien sur le plan spirituel.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle le mot *Sobornost'* sert à exprimer avant tout une communauté spirituelle, une communion religieuse non plus nationale cette fois, mais universelle. Il est extrêmement délicat de rendre le sens exact de ce terme en français. Mais on peut proposer : soit œcuménicité, soit catholicité. Comme on le voit, il s'agit désormais, non plus de communauté, mais de communion.

Nous avons vu ainsi se manifester et s'affirmer au cours des siècles, le sens russe du commun sous diverses formes.

L'ancienne *zadruga* comme le *mir* du Moyen Âge nous sont apparus comme une association familiale ou communale, placées sur le plan économique. Le *Vietche* de Novgorod,

le *Sobor* des Tsars moscovites nous ont révélé le sens du commun placé déjà sur le plan politique et social. Enfin, la *Sobornost'* du XIX<sup>e</sup> siècle nous a permis de passer du temporel au spirituel, de la communauté à la communion.

C'est justement cette tendance profonde et constante du peuple russe, qui va nous permettre maintenant de déceler, de reconnaître les aspects divers de son caractère, sa mentalité, son idéal enfin.

\*

Tout peuple, à quelque latitude que ce soit, subit, porte en lui la marque du paysage géographique, du climat dans lequel il vit. Et cela est particulièrement vrai de l'homme russe. Ses tendances essentielles, ses qualités, ses défauts sont normalement régis par le paysage géographique dans lequel il se meut.

Deux faits dominant: l'immensité de l'espace, le contraste des extrêmes. L'homme russe vit dans un décor changeant et en quelque sorte surnaturel. Il est aisé de comprendre alors les dominantes de son paysage psychique.

Perdu dans cette immensité, l'individu isolé ne peut que rechercher le contact avec ses semblables: qu'il s'agisse de la *zadruga*, ou du *mir*, c'est toujours la même tendance commandée par la nécessité matérielle de se défendre contre la rigueur des éléments et de la nature hostile. Il faut se serrer les coudes pour lutter contre le climat, les intempéries, les malheurs et les accidents. On travaille, on vit en commun, on se défend aussi en commun. Cet instinct communautaire, cet esprit de solidarité dans le malheur comme dans le bonheur, explique aussi peut-être cette facilité qu'a l'homme russe à s'en remettre au hasard ou à la Providence, « *na avos'* », comme on dit couramment. Il semble bien qu'il y ait une sorte de spéculation sur l'instinct de communauté. Ce que l'un pour une raison ou une autre ne fait pas, d'autres, c'est-à-dire la communauté, y pourvoient.

Cet instinct communautaire, cette vie en commun développe le sens de l'équité intégrale, de la justice supérieure. Nous avons vu comment l'organisation intérieure du *mir* mettait en pratique ces principes: grâce aux partages réguliers, proportionnels, grâce à la caution mutuelle. Le Code russe, la *Pravda*, n'est-ce pas la vérité supérieure, surnaturelle, la justice absolue.

Cette justice absolue nous amène au respect de la personne humaine: d'abord dans le domaine familial. Du respect des anciens, des aînés, les exemples, tant pris sur le vif que littéraires, sont innombrables! Tantôt c'est l'homme mûr, accompagnant avec déférence son père ivre; tantôt c'est le jeune mari qui courbe aveuglément la tête devant une vieille mère autoritaire et acariâtre, ou encore l'homme de vingt-cinq ans qui accepte le châtement corporel que lui inflige son vieux père.

Ce respect de la personne humaine se transpose également sur le plan social: on ne peut tuer son prochain: la justice supérieure, la *Pravda* l'interdit formellement. C'est pourquoi, sous l'ancien régime, la peine de mort n'était appliquée qu'à certains délits politiques. Les criminels de droit commun étaient déportés, à Sakhalin, en Sibérie, et accompagnés de la compassion du peuple.

A ce sentiment moral de la justice, non plus seulement humaine, mais supérieure, il convient d'ajouter maintenant le sens social. C'est que le sens social est profondément ancré dans la nature russe. Le simple fait que le peuple russe ignorait les conceptions romaines de la propriété en est la preuve. De la Russie moscovite on disait qu'elle ignorait le péché de la propriété: l'unique possesseur était, comme nous l'avons vu, le Tsar. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les

Slavophiles niaient également la conception occidentale de la propriété, tout comme les socialistes à tendances révolutionnaires. Tous à peu près pensaient que le peuple russe était appelé à instaurer, à réaliser la justice sociale, la fraternité des hommes.

Un autre trait caractéristique du peuple russe est ce que certains considèrent comme de la passivité, et que l'on pourrait appeler, en interprétant le terme de Nietzsche, l'absence de la volonté de puissance.

Au cours de son histoire, le peuple russe s'est montré excellent colonisateur et partant excellent organisateur. À l'époque ancienne où les Slaves de la Russie du Sud vivaient sous le régime tribal, c'est-à-dire lorsqu'ils étaient surtout chasseurs, pêcheurs et apiculteurs, les différentes peuplades slaves surent alors opposer à leurs conquérants, ou plutôt leurs législateurs varègues, Askold et Kii, une force d'imperméabilité, tout à fait caractéristique du tempérament slave. Les Varègues avec leur *druzina* ne furent alors que des organisateurs, des défenseurs militaires qui établirent sur la route de Byzance, un régime policé entre les diverses tribus qui se guerroyaient jusqu'alors.

Mais il faut bien reconnaître, que l'organisation extérieure mise à part, les princes Varègues, se heurtèrent à un mode de vie déjà fermement ancré dans les mœurs et les coutumes slaves. La tribu était composée de clans, eux-mêmes formés de familles groupées entre elle par une communauté d'intérêts économiques. La masse fut en quelque sorte étanche aux coutumes importées par les Scandinaves. Elle accepta l'organisation de la force, c'est-à-dire l'organisation militaire, mais demeura fermement attachée à ses principes et à son organisation tribale et communautaire. C'est pourquoi il est juste de dire que le Russe n'aime pas le pouvoir établi, qu'il ne le considère pas comme sien et de ce fait ou bien il se révolte contre le pouvoir ; ou bien il endure son joug avec soumission.

C'est que le Russe sent plus vivement que l'Occidental, le mal de tout pouvoir<sup>9</sup>. Le développement de la puissance de l'État qui épuisait, brimait lourdement le peuple, a eu en quelque sorte pour corollaire le développement d'une sorte de « maquis » russe, un abandon qui était tantôt purement physique, matériel, comme ce fut le cas pour les premiers Cosaques du Sud ou de l'Oural, tantôt essentiellement spirituel, comme ce fut le cas pour les schismatiques et les adeptes des différentes sectes.

On peut même dire que le schisme du XVII<sup>e</sup> siècle, le *Raskol* russe, est le phénomène fondamental de l'histoire russe.

En effet, l'abandon de l'organisation politique de l'État se justifiait parce qu'on y trouvait plus de justice supérieure, que ce n'était plus le triomphe du Christ, mais bel et bien celui de l'Antéchrist. L'État, le royaume de César est opposé au Royaume de Dieu, au Royaume du Christ. Par conséquent ce n'est pas dans l'État que les chrétiens peuvent trouver leur cité; ils partiront donc, en attendant la Cité à venir, la Jérusalem céleste des Écritures. Voilà une idée spécifiquement russe<sup>10</sup>.

Cette tendance anarchique, cette soif de liberté absolue se retrouve aussi chez les *Stranniki* russes, ces pèlerins qui passent leur vie à errer de lieu saint en lieu saint, qui font profession de pauvreté et de piété.

Et si l'on fuit le pouvoir temporel, c'est parce qu'il est tout à la fois: mal et impureté. Le pouvoir temporel appartient au peuple, mais le peuple refuse le pouvoir et en remet l'intégralité

<sup>9</sup> Cf. N. BERDIAEV: *L'idée russe*; Ymca Press, Paris, 1946. *Les sources et le sens du communisme russe* ; NRF, Gallimard, Paris.

<sup>10</sup> N. BERDIAEV: *L'idée russe*; p. 143.

au Tsar, par l'élection de 1613. Mieux vaut qu'un seul homme subisse la flétrissure du pouvoir plutôt que le peuple tout entier. Le pouvoir n'est pas un droit, mais un fardeau. Nul n'a le droit d'exercer le pouvoir, mais il est un homme qui a pour mission de porter le faix pesant de la puissance. Le peuple, lui, n'a besoin que de la liberté d'esprit, la liberté de son âme et de sa conscience.

Comme on le voit cette absence de la volonté de puissance du russe nous permet de toucher de très près à ce qu'il est convenu d'appeler, bien improprement d'ailleurs, le mysticisme slave, cet autre trait constant du caractère russe.

Certains disent que l'angoisse religieuse de l'homme russe est due au climat, au paysage. Partout ce qui déconcerte l'esprit, ce qui trouble et épouvante les sens, éveille, avec l'idée de l'inconnu, le sentiment du surnaturel. On dira aussi que ce qui rend la vie précaire, tout ce qui semble la mettre dans la dépendance de causes extérieures à la nature, porte l'homme à implorer plus vivement un secours surnaturel. On dira encore que la terre russe, à la fois immense et débile, incline l'âme à la mélancolie, à l'humilité, à la méditation intérieure, par suite au mysticisme. Certes, lorsque, comme dit Pascal, l'homme se sent pris entre les deux infinis, il lève les yeux vers le ciel et implore son Créateur.

Mais ce qui est certain, c'est que tout au long de son évolution historique le peuple russe a constamment manifesté, affirmé, sa quête passionnée de la Justice et de la Vérité tout à la fois, en un mot de la *Pravda* russe, temporelle et spirituelle.

« Ainsi, l'âme russe, formée par l'Eglise orthodoxe, marquée d'une empreinte exclusivement religieuse, a subsisté jusqu'à nos jours, même chez les nihilistes et les communistes. À cette disposition se joint chez tous un très fort élément naturel, un élément venu de l'immensité de la terre, de l'infini de la plaine. Le sens de la nature des courants obscurs, a toujours été plus développé chez les Russes que chez les Occidentaux, surtout chez les Occidentaux de culture latine. Ainsi, d'une part un paganisme naturel et dionysiaque, de l'autre, l'ascétisme orthodoxe hérité de Byzance, la nostalgie du Royaume de l'au-delà, la quête d'un royaume idéal fondé sur la justice, en face de ce royaume visible, actuel, où l'injustice gouverne. Il semble que seul un Russe puisse concilier en lui ces deux éléments<sup>11</sup> ».

Cette quête constante se manifeste et dans le *mir* communal, et dans la conception moderne de la *Sobornost'*. Et pour bien en souligner cette constante du caractère russe, qu'il nous soit permis de conclure par les paroles de Paul Milioukov :

« La Russie a développé ce côté de l'âme négligé par l'Europe: le sentiment, en opposition à la raison. La prédominance donnée au développement de ce côté de l'esprit se manifeste dans la vie spirituelle du peuple russe par la forme orthodoxe de son christianisme, et, dans la vie matérielle, par le principe communal<sup>11</sup>. »

N. WEISBEIN

Agrégé de Russe,

Professeur au Centre d'études slaves de l'Armée.

<sup>11</sup> N. BERDIAEV : *Les sources et le sens du communisme russe*; p. 9.